

AUTOUR DU POÈME
APPELÉ «LA PRISE DE CONSTANTINOPLÉ»
(ΑΛΩΣΙΣ ΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥΠΟΛΕΩΣ)

Vers la fin du mois de juin 1453, la nouvelle de la chute de Constantinople a dû être répandue dans tout l'Est de la Méditerranée. Du 15 juillet est datée la grande lettre très connue que le cardinal Isidore envoya de Crète au Pape. Ici, après avoir parlé de l'insuccès des efforts de l'union des Églises, il s'exprime sur le jeune sultan Mahomet qui veut chasser les chrétiens de la terre, raconte comment celui-ci avait rassemblé une armée de 300.000 hommes, présente une description assez détaillée de la bataille autour des murailles et de la prise de la capitale, parle de l'esclavage de la population et prie le Pape de faire le possible pour repousser les attaques des Turcs¹.

Mais avant sa fuite en Crète et lors de son séjour comme déguisé à Constantinople Isidore avait composé son encyclique à toute la chrétienté — universis Christo fidelibus — datée «Perae, anno Christi 1452» et expédiée probablement de la Crète. Ici il annonce que l'ennemi du Christ, le précurseur d'Antechrist, le serviteur des démons et des vices, le fils de Satan, c'est-à-dire Mahomet qui toujours est altéré du sang chrétien, a conquis Constantinople, la nouvelle Rome, ayant pillé et détruit partout; Isidore n'a pas de larmes pour pleurer les morts et les crimes contre la Ville, il ne peut raconter tout et se borne à dire, comment les Turcs, après avoir décapité l'empereur, avaient insulté et emmené en captivité nobles et bourgeois, moines et nonnes, hommes et femmes, tous vertueux et distingués; comment les familles avaient été dispersées, comment la sagesse avait été remplacée par l'obscurité de l'ignorance, la dignité par la mesquinerie de l'esclavage, l'éloquence grecque par la barbarie turque, comment les infidèles avaient proféré des blasphèmes sur Dieu et sur toute chose divine, comment ils avaient souillé Sainte-Sophie, profané les images

1. N. Iorga, Notes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle, 2^e série, Paris 1899, pag. 522-524.

du Christ et de la Vierge, déchiré les livres saints, brisé les vases sacrés, comment ils avaient laissé les cadavres aux bêtes sauvages, comment ils avaient souillé les églises, comment ils avaient jeté le pain béni aux chiens et les perles aux porcs, comment ils avaient ravagé les monastères et détruit les hôpitaux, comment ils n'avaient laissé en ville ni Grec, ni Latin, ni Arménien, ni Juif. Isidore avait vu de ses propres yeux tous leurs forfaits et avec quelques hommes intrépides supporté les difficultés et les dangers, espérant que Dieu le délivrera de leurs mains et le laissera échapper de la Ville — *ut Jonam de ventre ceti*.

Ensuite il raconte comment Péra fut occupé et comment Mahomet a encore de plus grandes aspirations en se préparant à subjuguier les îles de la mer Egée, à attaquer la Hongrie, même à passer en Italie. Pour cela le cardinal prie tous les chrétiens de s'armer contre les infidèles, de laisser de côté toute discorde et envie, afin que, unis et forts, ils puissent fouler sous leurs pieds ce Satan avec ses satellites.

Cette encyclique d'Isidore n'est pas un simple appel, c'est un document plein de vie, d'indignation et de ressentiment. Nous y reviendrons.

Nous savons comment la muse populaire fit entendre de nombreuses plaintes, où le peuple grec, par une simplicité touchante, exprime ses sentiments de résignation et d'espoir. Quelques unes de ces chansons très connues sont à compter parmi la poésie néo-grecque la plus belle de la fin du moyen-âge. Leur valeur comme source historique cependant est à peu près nulle. Nous connaissons aussi plusieurs plaintes et monodies en langue grecque sur la prise de la Ville, p. ex. celles de Jean Eugenicus, le célèbre antiuniate¹, de Manuel Christonymos, peut-être le diacre et grand sacristain², de Matthieu Camariote, le grand rhéteur et protégé de Gennadios Scholarios³, d'Andronique Calliste, le Grec exilé et professeur à Bologne⁴, et d'autres. Ces monodies se présentent en général comme des amplifications de rhétorique et paraissent être composées un peu plus tard que les plaintes

1. S p. L a m b r o s, Μονωδίαι καὶ θρηνοὶ ἐπὶ τῇ ἀλώσει τῆς Κωνσταντινουπόλεως, Νέος Ἑλληνομνήμων 5 (1908) 219-226.

2. Ibidm, pag. 227-240.

3. M i g n e, Patrologia Graeca, t. 160, 1060-70.

4. S p. L a m b r o s, op. cit. pag. 203-218.

déjà nommées, mais elles font preuve de l'agitation qui s'était produite dans le monde grec. La stupéfaction régnait dans tous les pays de l'hellénisme, l'épouvante avait pris les coeurs, la douleur avait uni les esprits, et, comme nous l'avons dit, dans les chansons populaires le peuple exposait ses souffrances et ses espérances. De cette atmosphère nous est venu un long poème à 1045 vers, maintes fois cité et discuté, qui présente un intérêt tout particulier, non du point de vue littéraire, car sa valeur poétique est minime, mais du point de vue historique en nous donnant des renseignements assez précieux et ailleurs inconnus. Il ne semble pas hors de propos de revenir encore une fois à ce poème pour essayer d'examiner et d'analyser les informations du poète et pour chercher à découvrir le milieu, où il a pris naissance.

Ce poème, conservé dans un seul manuscrit à Paris et connu sous le titre "Αλωσις (ou Θρηνηος) τῆς Κωνσταντινουπόλεως, fut publié déjà par A. Ellissen dans ses *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, t. 3, Leipzig 1857, avec introduction et commentaires. Puis il a été édité avec des corrections de texte par W. Wagner dans *Medieval Greek Texts*, Londres 1870, pag. 141 - 170, et par E. Legrand dans *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. 1, Paris 1880, pag. 169 - 202. Il a souvent attiré l'attention des savants.

Le poème entier ou des parties ont été citées et discutées surtout dans les ouvrages suivants: C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, t. 1, Paris 1824, Discours préliminaire, pag. XXII. A. Korais, "Ατακτα, t. 2, β'-γ', Paris 1829. A. Ch. Gidel, *Études sur la littérature grecque moderne*, Paris 1866, pag. 66-69. E. Egger, *L'Hellénisme en France*, t. 1, Paris 1869, pag. 439-450. J. H. Krausse, *Die Eroberungen von Konstantinopel im dreizehnten und fünfzehnten Jahrhundert*, Halle 1870, pag. 125, 126, 133, 137, 138, 161, 194-198. R. Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876, p. 86. A. Ellissen, *Critique de l'édition de Wagner dans Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1871, pag. 1538-1566. G. F. Hertzberg, *Geschichte Griechenlands*, t. 2, Gotha 1877, pag. 553. K. Paparrigopoulos, *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*, t. 5, Athènes 1887, pag. 618-621. J. Psichari, *Essais de Grammaire historique néo-grecque*, t. 1, Paris 1886, pag. 73 suiv., 114, t. 2, Paris 1889, pag. 68 suiv. (remarques linguistiques). G. N. Chatzidakis, *Ist Georgillas der Verfasser des Gedichtes von der Eroberung Konstantinopels?* dans *Byz. Zeitschrift*, t. 3, 1894, pag. 581-589. K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich 1897, pag. 839-840. S. p. Lambros, *Der Codex des Gedichtes über die Eroberung von Konstantinopel*, dans *Byz. Zeitschr.* t. 9, 1900, pag. 161-169. K. Dieterich, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1902, pag. 61-63. G. Schlu m-

berger, Le siège, la prise et le sac de Constantinople, Paris 1922, pag. 54. I. P. Voutieridis, Σύντομη ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, Athènes 1933, pag. 170-171. K. Th. Dimaras, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, t. 1, Athènes 1948, pag. 54 [31966, pag. 50-51]. D. A. Zakythinis, Le despotat grec de Morée, t. 2, Athènes 1953, pag. 224. G. Zoras, Orientations idéologiques et politiques avant et après la chute de Constantinople, dans Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople, Athènes 1953, pag. 113-114. Em. Kriaras, Τὸ ἀνακάλυμμα τῆς Κωνσταντινούπολης, 2ème éd., Thessalonique 1965, pag. 17-21. G. Zoras, Περὶ τὴν ἄλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως, Athènes 1959, pag. 35 suiv., 83 suiv., 165 suiv. B. Knös, L'Histoire de la littérature néo-grecque, Stockholm 1962, pag. 165-166.

L'incohérence du poème et le nombre des répétitions sautent aux yeux. On se demande, si notre poème est un ouvrage composé à bâtons rompus, un assemblage de plusieurs petites pièces, ou si l'auteur, surtout par les répétitions du nom de l'empereur Constantin, a voulu produire un certain effet artistique.

Probablement le poète ne se trouvait pas à Constantinople lors de la chute de la Ville. Il y a plusieurs expressions qui semblent l'indiquer.

Gênes fut une des villes italiennes, dont le poète se rappelle les relations étroites avec l'Empire de Byzance. Il plaint les pertes des Génois à Galata:

Ποῦ εἶν' τ' ἀρχοντολόγια σας, ποῦ ἴναι ἡ παρρησιά σας;
 Ποῦ ἴναι τ' ἀσημοχρύσαφον καὶ τὸ πολὺν λογάριν,
 ὅπου ἔχετε στὸν Γαλατὰν εἰς τὰ σκηνώματά σας; 315
 καὶ ποῦ ἴναι οἱ εὐγενικὲς καὶ οἱ ἀρχοντοποῦλες,
 τοῦ κάστρου οἱ Γαλατιανέες, οἱ Γενοβεσοποῦλες;
 Οἱ Τοῦρκοι τὲς ἐπήρασιν, ἀποκερδίσασίν τε.

Ils ont été frappés plus durement que les autres et il les exhorte de prendre revanche.

Gênes avait envoyé à Constantinople une troupe de secours de quelques centaines d'hommes sous Jean Giustiniani, nommé protostrator (grand maréchal) par l'Empereur, et ses soldats se battaient dans les rangs des défenseurs de la capitale. Mais les Génois, installés à Galata, ne voulant pas se compromettre, avaient entamé des négociations secrètes avec le Sultan, et au jour même du dernier assaut leur podestat lui envoya les clés de la Ville, et un traité formel vint confirmer aux habitants de Galata leurs droits, leur garantissant la vie sauve et la possession de leurs proprié-

tés. Il est évident que Gênes jouait «le double jeu». Après la prise de la Ville les habitants de Galata furent soumis à l'impôt de capitation, mais obligés de livrer leurs armes et de veiller à ce que les murs fussent rasés. Bien qu'aucun pillage alors paraisse avoir eu lieu à Galata, la puissance commerciale génoise en Orient et en Crimée était finie. Notre poète se lamente sur la perte des richesses de Gênes à Galata et sur le sort des jeunes Génoises. Probablement il se trouvait en dehors de la Ville et dans la ferme conviction que Galata, comme les autres parties de la capitale, avait été livrée au pillage des Turcs.

Intéressant est ce que dit le poète de la mort de l'Empereur. Sur les circonstances de sa fin les récits sont dissemblables. Aucun des historiens du siège n'a assisté à sa mort. Ce qui est accepté en général, c'est que, en se jetant sur les Ottomans qui s'avançaient contre lui, il tomba sous les coups d'épée de deux Turcs, dont l'un le frappa de face et l'autre de dos¹. Son corps, retrouvé sous un monceau de cadavres, fut reconnu à ses brodequins de pourpre, brodés d'aigles impériales en or. Un soldat lui coupa la tête et la porta à Mahomet qui, dit-on, la fit embaumer et promener comme un trophée dans les principales villes de son Empire. L'endroit où le corps fut enseveli demeure inconnu. Notre poète dit:

καὶ ἀπέθανεν, ὡς λέγουσιν, ἐπάνω εἰς τὸ σπαθίον τοῦ 190

λέγουν ὅτι ἀπέθανες ἐπάνω στὸ σπαθίον σου. 1015

Que l'Empereur trouvât la mort en se jetant sur son épée, cette opinion n'est nulle part mentionnée, le poète se base aussi sur les *λέγουσιν, λέγουν*, c'est-à-dire des racontars, dont il a entendu parler. Mais il faut plutôt interpréter ces mots comme indiquant que l'Empereur s'est jeté au milieu du combat, voulant par là, l'épée à la main, braver la mort que, peut-être, il a cherchée, quand il vit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Mais en même temps le poète n'est pas sûr de la mort de l'Empereur:

ᾧ Κωνσταντῖνε βασιλεῦ, Δράγαζη τὸ πινόμιν 824
εἰπέ μου, ποῦ εὗρίσκεισαι; ἐχάθης; ἐκρυβήθης;

1. V. Paparrigopoulos, *Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους*, t. 5, Athènes 1887, pag. 425.

Il a entendu que l'Empereur était caché « sous la main toute puissante de Seigneur ». On a voulu voir ici l'incertitude de l'auteur qui ne savait pas, si l'Empereur vivait encore ou s'il était tombé, et donc une preuve de la date du poème qui aurait été composé les premiers jours après la prise de la Ville, avant que la mort de l'Empereur fût confirmée¹. Au milieu de la confusion, du massacre, de la réduction des habitants en esclavage qui suivirent l'entrée des troupes de Mahomet, il n'existait pas d'informations sûres au sujet du sort de l'Empereur. Sphrantzès dit qu'on était en l'incertitude; les uns disaient qu'il avait échappé, d'autres qu'il était caché dans la Ville, d'autres qu'il avait été tué en combattant². Le peuple ne voulait pas croire qu'il était tombé dans le combat, et c'est là l'origine de la légende de l'empereur pétrifié qui ressusciterait un jour pour reprendre la Ville, légende peut-être alors déjà en formation. Notre poète présente la même incertitude, dont parle Sphrantzès, et s'il avait entendu parler de la légende de l'empereur pétrifié, il n'avait pas trouvé opportun de la prononcer dans son poème ou il n'y voulait pas prêter l'oreille. S'il s'était trouvé en Ville lors des événements, il aurait su sans doute ce qui est arrivé et il n'aurait pu passer cela sous silence dans son poème.

Il n'est pas difficile de fixer approximativement la date de la composition du poème. Quant au Sultan, notre poète dit lui-même :

Λοιπὸν ἂν τὸν ἀφήσετε μόνον καὶ δύο χρόνους 461
εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν νὰ περιανασάνη,
ὁμνέω σας εἰς τὸν Θεὸν ὅλους μᾶς θέλει φάγει . . .

εἰ δέ, ἂν τὸν ἀφήσετε νὰ περιανασάνη, 687
νὰ κάμη λιγιστὸν καιρὸν ἄχρι καὶ χρόνους δύο,
ὁμνέω σας εἰς τὸν Θεόν, καὶ ὅλοι πιστεύσατέ με . . .

La résidence du Sultan est encore Andrinople (cfr v. 749 et 782); ce ne fut que vers la fin de 1457 qu'il transféra son siège définitif à Constantinople, dans le sérail nouvellement construit. La grande victoire de Jean Hunyade à Belgrad en juillet 1456 qui

1. V. p. ex. J. H. Krausse, Die Eroberung von Constantinopel im dreizehnten und fünfzehnten Jahrhundert, Halle 1870, pag. 195.

2. Chronique de Sphrantzès, éd. Bonn, pag. 290.

avait eu un grand retentissement en Occident, n'est pas nommée, et sans doute notre poète l'aurait signalée, s'il en avait eu la connaissance; en outre Hunyade à qui le poète fait appel plusieurs fois mourut en 1456.

Mais on peut encore reculer la date. La Ville vient d'être prise et la nouvelle est récente, le poète ne veut pas le croire:

ἐγὼ ἀπιστῶ το, φίλε μου, τὸ δολερὸν μανδάτον 129

La nouvelle n'est pas encore arrivée au Pape (v. 280 s.), ni non plus aux princes de l'Occident (v. 285 ss.). Le poète renvoie à un événement, dont il vient d'entendre la nouvelle, disant que *l'on dit* que les Turcs ont pris Constantinople :

λέγουν οἱ Τοῦρκοι πήρασι τὴν Κωνσταντίνου πόλιν· 301

Et plusieurs fois notre poète, dans ses appels, répète :

ἤξεύρετε πληροφορίαν, ἐχάθηκεν ἡ Πόλις! 335

ἤξεύρετε ἀληθινά, ἐχάθηκεν ἡ Πόλις, 402

νὰ ξεύρετε, ἐπήρασιν οἱ ἀσεβεῖς τὴν Πόλιν. 517

Ensuite le poète tient à noter le jour du mois de la catastrophe, mais non l'année:

εἰς τοῦ Μαΐου τοῦ μηνός, στὰς εἴκοσι ἑννέα, 120
τρίτην ἡμέραν δολερὴν ποὺ αὐθέντευεν ὁ Ἄρης,

ce qui est à interpréter que l'événement est tout récent et qu'il ne vaut pas la peine de signaler l'année.

Pour ces raisons Chatzidakis date le poème de la même année que la chute de la Ville¹. C'est aussi l'opinion de Paparrigopoulos qui dit que le poème fut composé quelques mois après la catastrophe². Tout porte à croire que les vers ont vu le jour par étapes immédiatement après la prise de Constantinople.

Les plaintes de notre poète englobent quelquefois des éléments qui sont typiques pour les lamentations des chansons populaires. Dans son édition de «'Ανακάλημα τῆς Κωνσταντινούπο-

1. G. N. Chatzidakis, Ist Georgillas der Verfasser des Gedichtes von der Eroberung Konstantinopels? Byz. Zeitschr. 3 (1894) 582.

2. Paparrigopoulos, op. cit. pag. 618. C'est aussi l'avis d'E. Kriaras, Ἀνακάλημα τῆς Κωνσταντινούπολης, Thessalonique 1965, pag. 18.

λης»¹, M. Em. Kriaras, en montrant des analogies de quelques vers de cette chanson avec des vers de notre poème, a voulu indiquer les relations entre les deux poèmes, d'où on pourrait conclure qu'un des poètes a connu l'œuvre de l'autre. Qu'il nous soit permis de rappeler ces affinités ainsi que quelques similitudes que notre poème peut présenter avec d'autres du même genre : Θρῆνος τῆς Κωνσταντινουπόλεως², Θρῆνος ἐπὶ τῆς ἀλώσεως τῆς πόλεως³ et Τὸ τραγούδι τῆς Ἀγία-Σοφιάς⁴.

Il s'agit souvent de lieux communs et il paraît impossible de prouver l'influence d'un poète sur un autre. Toutes ces plaintes sont venues de l'atmosphère troublée et lugubre qui régnait tout après la chute de la capitale. Les sentiments sont les mêmes, les expressions et phrases également, venant du domaine commun de l'imagination du peuple et présentées d'une façon plus ou moins lyrique d'après les conditions individuelles de chaque poète.

Il y a aussi d'autres éléments de notre poème qui, rappelant le genre des plaintes, proviennent du fond commun du peuple. Quand notre poète se demande, où sont les reliques et les saintes icônes, on dit, que les anges les ont prises en les déposant devant le Seigneur :

Λέγουσιν, ἀναλήφθησαν στὸν οὐρανὸν ἀπάνω
τὰ λείψανα τὰ ἅγια καὶ τοῦ Χριστοῦ τὰ πάθη·
οἱ ἄγγελοι τὰ πῆρασιν ἐμπρὸς εἰς τὸν δεσπότην,
καὶ τοῦτο ἐνὶ ἀληθινόν, ὡς δοῦλοι τοῦ δεσπότη
εἰκόνας τε καὶ λείψανα ὅλα ἀναληφθῆκαν
εἰς οὐρανοῦς, εἰς τὸν Χριστόν, τὸν Κύριον τῆς δόξης.

Nous nous rappelons dans Τὸ τραγούδι τῆς Ἀγία-Σοφιάς⁵ la voix du ciel qui ordonne aux Chrétiens d'envoyer l'autel de la Grande Église au pays des Francs, afin qu'il ne soit pas souillé. Et une vieille tradition raconte, que l'autel avait été chargé sur un navire pour être envoyé à Venise et que, lorsque le navire était arrivé

1. 2me édition, Thessalonique 1965.

2. A. Papadopoulos-Kerameus, Byz. Zeitschr. 12 (1903) 269-272.

3. Sp. Lambros, N. Ἑλληνομν. 5 (1908) 256-258.

4. A. Passow, Popularia carmina Graeciae recentioris, Leipzig 1860, cxcv, pag. 146. Πρβ. Πολίτου, Ἐκλογαί, ἀρ. 2.

5. Passow, cxcvi, pag. 146. Πολίτου, Ἐκλογαί, ἀρ. 2.

au milieu de la mer de Marmara, il avait coulé, mais que là où l'autel était tombé au fond de la mer, l'eau était toujours calme et un parfum s'en dégageait. Notre poète ne parle pas de l'autel, mais des reliques et des icônes qui ont été enlevées au ciel par les anges. Le sens principal de la légende est que les saints trésors ont été sauvés pour ne pas être souillés par les Turcs, et notre poète semble avoir entendu parler — il dit λέγουσιν — de cette légende alors en formation.

Que la chute de la capitale fût un châtement de Dieu pour les péchés des habitants, c'est une opinion très répandue qui retentit maintes fois dans notre poème. L'envie, l'avarice et les vaines espérances ont entraîné la ruine de la capitale, dit le poète non sans une certaine véracité :

Τρία πράγματα ἐχάλασαν τὴν Ρωμανίαν ὄλην: 834
ὁ φθόνος, ἡ φιλαργυρία καὶ ἡ κενὴ ἐλπίδα

Ce sont des mots qui se font entendre non seulement dans les chansons populaires mais aussi dans les œuvres des historiens contemporains. Notre poète vit dans une atmosphère qui commençait à se répandre partout. Un esprit fataliste, superstitieux, indifférent à une ferme volonté dans la politique avait saisi les âmes pendant les dernières dizaines d'années avant la catastrophe, la morale avait décliné, il paraît qu'on avait un pressentiment de ce qui viendrait. C'est en vain que Gemiste Plethon en Morée lutait pour des réformes qui pourraient encourager les esprits.

On rencontre dans le poème un mélange de plainte, de rapports et d'appel à l'Occident. Le but du poète a été d'attirer l'attention des États occidentaux sur la chute de Constantinople et ses conséquences, sur le danger que court toute la chrétienté et sur le sort des malheureux Grecs. C'est un rapport ou un appel versifié plus qu'un poème. L'appel est le principal, et pour le rendre plus émouvant le poète s'est servi des tons d'une plainte, tels qu'on les trouve dans les chansons populaires sur la prise de la Ville, et, en même temps, pour rendre son appel plus réaliste et convaincant, il y a inséré des informations actuelles de toute sorte.

Dans les appels le poète exhorte les princes de l'Occident à se réconcilier et à s'unir, car il est de leur propre intérêt de chasser de leur voisinage les Turcs barbares et sauvages (cfr v. 251, 268, 290, 795 etc.), et il insiste sur l'importance de se dépêcher,

car il y a *periculum in mora* (cfr v. 262, 269, 273, 464, 591, 682, 846, 924, 1032 etc.). Ce sont là des mots qu'on trouve souvent dans les lettres et les rapports de l'époque.

Mais le poète s'adresse, par des harangues plus ou moins longues, tout particulièrement à quelques États et princes occidentaux, expressément nommés, en les invitant à prendre l'offensive contre les Ottomans et reconquérir Constantinople. Ainsi il s'adresse tour à tour au Pape (v. 538 s., 604 s.), à Venise (v. 296 s., 868 s.), à Gênes (v. 311 s.), à la France (v. 333 s.), à l'Angleterre (v. 342 s.), au duc de Bourgogne (v. 365 s.), aux Provençaux, Espagnols et Portugais (v. 398 s., 436 s.), à l'empereur d'Allemagne (v. 508 s.) et au roi de Hongrie (v. 524 s.). Quelquefois il se borne à implorer le secours de tout l'Occident sans nommer des pays particuliers (v. 575 s., 677 s., 845 s.). Sans doute notre poète savait que Trébizonde était encore chrétien, que Scanderbeg se battait victorieusement pour la chrétienté, que les grandes îles Crète, Rhodes et Chypre jusqu'alors avaient échappé au joug ottoman, que la Morée encore était grecque; il avait donc une certaine raison d'espérer la victoire d'une nouvelle croisade des Occidentaux.

Mais plus précieux pour la postérité que les appels et les plaintes de notre poète sont quelques renseignements sur l'état de choses dans les pays occupés par les Ottomans qu'il présente et qui peuvent être considérés comme une sorte de rapport.

Il tient à donner son avis sur les forces militaires du Sultan, et quelquefois il entre dans des détails assez intéressants. Dans son énumération, il vient à un total de 217.000 hommes, dont 70.000 en Orient. Quant aux parties européennes de l'Empire turc, le nombre atteindrait donc la somme de 147.000 hommes.

Quand François Filelfe, dans un rapport du mois de mars 1451 — donc tout après l'avènement de Mahomet II — rapport adressé à Charles VII, roi de France¹, dit que les Ottomans n'étaient guère capables de mettre en ligne plus de 60.000 hommes, il présente une évaluation approximative en soi pas invraisemblable, dont sans doute il avait entendu parler par les Grecs qui connaissaient la situation du Turc.

L'évaluation du total des forces armées turques à cette épo-

1. Iorga, Notes et Extraits, 4e série, Bucarest 1915, pag. 82-83.

que est chose impossible. Surtout quand il s'agit de calculer le nombre des combattants à la prise de Constantinople, il est peine perdue de chercher un chiffre acceptable. Les chiffres indiqués par les contemporains oscillent entre 400.000 (Chalcocondylès), plus de 300.000 (Isidore, Leonardus de Chio et «Le chantre Milovan»), 265.000 (Doucas), 258.000 (Sphrantzès) et 160.000 (Nicolò Barbaro). Paparrigopoulos¹ paraît accepter le dernier chiffre, également Hertzberg². Iorga³ souligne l'impossibilité d'évaluer les forces armées du Sultan et dit que les troupes qui assiégeaient Constantinople n'étaient pas plus nombreuses que celles qui furent appelées sous les drapeaux à chaque entreprise dirigée par le Sultan lui-même. Si le nombre de soldats dépasse 80.000, dit M. Babinger⁴, c'est que sans doute ils y ont englobé les masses d'irréguliers.

Il est évident que les chiffres donnés par les chroniqueurs sont très exagérés, mais les exagérations se comprennent, si on prend en considération qu'ils ont été présentés, d'une part, pour glorifier la résistance des très peu nombreuses forces des assiégés, et, de l'autre, pour inspirer à l'Occident un certain malaise de la force militaire d'une puissance qui bientôt pourrait devenir une menace réelle. Si l'on suppose, d'après Iorga⁵, que Mahomet disposait ordinairement de 12.000 fantassins et 8.000 cavaliers avec plusieurs milliers de spahis (80.000) et donc d'une armée de 100.000 hommes environ, on peut facilement s'imaginer, comment à un siège tel que celui de Constantinople de nouvelles troupes affluaient continuellement espérant trouver de riches butins, et que Mahomet tenait sans doute à augmenter et fortifier son armée, si les Occidentaux avaient l'intention de l'attaquer tout après la prise de la Ville. Mais il faut aussi prendre en considération que des troupes turques se trouvaient aussi cantonnées dans les pays

1. Op. cit. pag. 386.

2. Geschichte Griechenlands, t. 2, Gotha 1877, pag. 538.

3. Geschichte des osmanischen Reiches, t. 2, Gotha 1909, pag. 20

4. Fr. Babinger, Mahomet II le Conquérant et son temps, trad. française, Paris 1954, pag. 110. Dans une étude The Assault on Constantinople, The Army Quarterly 67 (1954) 218-228, H. P. Collins dit: «Mohamed himself arrived with at least 140.000 man, exclusivement of camp-fellows ... He had about 20.000 cavalry and his Janissaires numbered 12.000». La source n'est pas précisée.

5. Geschichte des osmanischen Reiches, t. 2, Gotha 1909, pag. 7.

occupés, le Sultan tenant à garder des garnisons aux lieux, où l'on pourrait redouter des soulèvements ou des invasions de la part de l'Occident.

Quand notre poète vient à un nombre de 147.000 hommes en Europe — chiffre assez proche de celui du vénitien Nicolò Barbaro qui est considéré comme très véridique — il a voulu indiquer un approximatif de l'ensemble de l'armée turque, tant troupes régulières que contingents irréguliers, qui se trouvaient en Europe, mais par là il n'est pas dit que toutes ces troupes assistaient au siège de Constantinople. Le poète énumère les forces du Turc d'après ce qu'il a vu ou entendu pendant son voyage à travers les pays occupés tout avant la catastrophe.

Sur un point on peut mettre en doute sa donnée, c'est quand il parle des chrétiens au service du Sultan, qui d'après lui seraient de 30.000 hommes (v. 752, cfr v. 647-8, 654-6, 660-2). Chatzidakis ne trouve pas de raison d'en douter, mais le chiffre paraît outré. Nous savons que d'innombrables chrétiens, attirés par l'espoir des butins, figuraient dans l'armée de Mahomet, surtout des sapeurs - mineurs Serbes, des fondeurs de canon Allemands et Hongrois, des Bosniaques, des Dalmates et même des Italiens, le Sultan se servant constamment de l'élite d'étrangers pour avoir des renseignements sur l'Occident, sa situation politique, ses forces armées et son art militaire. «Laissons à l'imagination de se représenter quel aurait pu être le cours de l'histoire au XV^e siècle, si un nombre presque incalculable d'Occidentaux ne s'étaient, par amour de vil argent, mis au service du Sultan, et n'avaient mis leurs connaissances à sa disposition pour son attaque de l'Occident», dit M. Babinger¹. Notre poète ne présente ici qu'une triste réalité.

Que le Sultan eût à ses gages de nombreux chrétiens, c'est bien attesté et connu. Mais le nombre de 30.000 hommes semble plus que douteux à une époque où les contrastes religieux comptaient encore beaucoup et où le service de l'Islam était considéré comme une trahison à la chrétienté. Si l'on accepte le chiffre précité de 147.000 hommes et diminue le chiffre des chrétiens d'un tiers, on en vient à un total de 137.000 hommes environ. À la bataille de Varna en 1444 les troupes turques comptaient environ

1. Op. cit. pag. 170. Cf. aussi N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches*, t. 2, Gotha 1909, pag. 19-20.

80.000 à 100.000 hommes¹; quand il s'agissait d'une entreprise aussi importante que la conquête de la capitale de l'Empire grec, il est tout naturel que le Sultan s'était empressé d'avoir à sa disposition une armée, dont le nombre égalait ou plutôt surpassait celui des troupes turques à Varna.

Notre poète se base sur des informations qu'il a reçues aux endroits que, probablement quelque temps avant le siège de la Ville, il a visités, et il est naturel que ses indications manquent d'exactitude absolue et donc que les chiffres soient plus ou moins approximatifs. Mais en général il semble être plus proche de la vérité que les historiens de l'époque.

Très intéressant est aussi ce que dit notre poète des lieux de cantonnements des troupes turques. Il revient plus tard (v. 968 - 984) à la plupart de ces lieux, quand il veut expliquer que les populations chrétiennes s'allieraient immédiatement à une armée occidentale éventuelle entrant pour attaquer les Turcs dans les Balkans. D'après ce qu'il dit, le poète a visité lui-même les villes ou endroits indiqués en Macédoine, en Epire, en Thessalie et en Béotie, et peut-être les chiffres des hommes ici cantonnés correspondent environ à la vérité; ils sont aussi en général plus modérés. Que la majorité des forces ottomanes fût rassemblée à Andrinople et à ses environs, c'est tout naturel, parce que cette ville était encore la capitale de l'Empire en Europe. Il est impossible de vérifier les lieux de cantonnements et en somme les données du poète, aussi vu les déplacements de troupes et les concentrations de nouvelles troupes qui continuellement eurent lieu à cette époque. Quant aux lieux des cantonnements, on peut rappeler la division des terres conquises en sandjaks (bannières, puis gouvernements ou préfectures). À l'époque de Mahomet II, il y avait vingt-huit sandjaks en Europe, dans lesquels figurent Andrinople, Gallipoli, Nikopolis, Berrhé, Skopia, Ochrida, Sophia (Bulgarie), Aulon, Arta et Trikkala, lieux qui sont indiqués par notre poète².

1. Babinger, op. cit. pag. 54.

2. D. A. Zakythinou, 'Η Τουρκοκρατία, Athènes 1957, p. 7. D'après les informations qui se trouvent dans Omer Lütfi Barkan, Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'Empire Ottoman, Revue de la Faculté des Sciences Économiques de l'Université d'Istanbul 11 (1949-50) 67-131, et qui se rapportent en général à

Une autre information que donne notre poète ne manque pas d'intérêt. C'est celle qu'il présente sur le nombre de la population chrétienne dans les pays grecs. Par les receveurs de la capitation, le poète a entendu plusieurs fois — dit-il (v. 939 - 947) — que 700.000 familles orthodoxes vivaient sous la domination du Sultan. Chatzidakis paraît accepter cette indication numérique; il dit qu'il est connu qu'à la prise de Constantinople ni les îles grecques ni le Péloponnèse n'étaient subjuguées par les Turcs et que la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie et l'Albanie à certains égards formaient des États autonomes, de sorte que 700.000 familles, c'est-à-dire environ deux millions d'âmes, habitaient les pays grecs: la Macédoine, la Thrace, l'Épire et la Thessalie avec les autres parties de la Grèce continentale¹, évidemment il existait aussi en Asie Mineure une population grecque assez nombreuse. C'est aussi l'opinion déjà de Paparrigopoulos qui avait trouvé très précieuses les indications que donne notre poète en se basant sur des données autant que possible sûres et complétant la lacune de notre connaissance du nombre de la population dans les pays en question à cette époque².

Il est impossible de vérifier le nombre qu'indique notre poète. À cette époque les pays des Balkans étaient perpétuellement en proie à des guerres dévastatrices, les pirates ravageaient les côtes, de grandes transplantations de population eurent lieu, le «pedomazoma» (devchirmé), introduit probablement déjà avant 1430³, contribua à baisser le nombre de la population, des milliers de chrétiens furent enlevés comme prisonniers en Anatolie et de nombreuses familles s'enfuirent en Occident. Il ne faut pas non plus oublier les pestes et les tremblements de terre, dont souffraient beaucoup les pays de la Méditerranée à cette époque. À la fin du XV^e siècle les listes officielles présentaient à Constantinople et ses environs 50.000 maisons grecques, c'est-à-dire environ 150.000 âmes⁴. Pour la fin du XVI^e siècle nous avons quelques indications numériques: Corinthe comptait plus de trois mille maisons, c'est-

la première moitié du XVI^e siècle, il est impossible de faire des conclusions qui pourraient correspondre aux données de notre poète.

1. Chatzidakis, op. cit. pag. 581 note.

2. Paparrigopoulos, op. cit. pag. 619.

3. Zakythinos, 'Η Τουρκοκρατία, pag. 13.

4. N. Iorga, Byzance après Byzance, Bucarest 1935, pag. 52.

à-dire environ 10.000 habitants, Sparte (sans doute avec Mistra) 50.000 habitants (chiffre sans doute très exagéré), Nauplie 40.000 (chiffre aussi douteux) et Athènes 12.000 habitants¹. Il est vrai que pendant le premier siècle de la turcocratie la population grecque était allé en décroissant, et cet état de choses s'était manifesté sans doute déjà à l'époque de la prise de la capitale. Ce ne fut que vers 1700 que la population grecque dans tout l'Empire ottoman a été évalué à 1.500.000 âmes. Le nombre de deux millions de chrétiens au XV^e siècle paraît plus ou moins exagéré, probablement présenté pour encourager les Occidentaux aux entreprises militaires contre les Turcs². Il est un peu osé de considérer l'information de notre poète comme source historique.

Notre poète parle aussi des desseins que roulait Mahomet II sur la conquête de tout l'Occident (v. 444 - 7, 491 - 2, 601 - 3, 640). Voilà une opinion générale que le Conquérant projetait de porter ses armes en Occident; ce ne fut pas un secret qu'il avait l'intention d'aller jusqu'à Rome pour se rendre maître de toute l'Italie, et qu'il songeait à prendre aussi la Hongrie en son pouvoir³.

Notre poète est le premier à donner des informations précises pour une entreprise militaire contre les Turcs. Cela ne prouve pas qu'il est original ou qu'il a étudié plus profondément la situation, il a écrit ce qui se trouvait à la portée de tout le monde et lui paraissait le plus naturel et simple.

Le caractère de rapport de notre poème s'accroît encore par la demande que le poète adresse aux lecteurs de lire soigneusement ce qu'il a écrit:

1. D. A. Zakythinos, Le despotat grec de Morée, t. 2, Athènes 1953, pag. 3, d'après Martin Crusius, Turcograecia, Bâle 1584, pag. 193 et 461. Il faut rappeler qu'en 1458 Rome comptait 35 - 36.000 habitants et qu'en 1423, c.à d. avant la prise de la Ville par les Turcs Thessalonique comptait 28 - 32.000 âmes. V. Raum und Bevölkerung in der Weltgeschichte, Band 2, II Theil, Vom Mittelalter zur Neuzeit; bearbeitet von Dr. E. W. Buchholz, Würzburg 1955, pag. 50, 53, 58.

2. On peut rappeler p. ex. que, une quarantaine d'années plus tard, dans ses «Mémoires» Philippe de Comynnes, quant au projet de Charles VIII, roi de France, sur l'Orient, dit que tous les pays entre la côte albanaise et Constantinople étaient «Albanoys, Esclavons et Grecz et fort peuplés». Mémoire de Comynnes, éd. J. Calmette, Paris 1925, t. 3, pag. 103.

3. V. p. ex. Β. Λαούρδας, Μιχαήλ Ἀποστόλη Λόγος περί Ἑλλάδος καὶ Εὐρώπης, Ἐπετ. Ἐταιρ. Βυζαντ. Σπουδῶν 19 (1945) 243.

Ἄμ' ὅλον τὸ διαβάζετε ἀπ' ἄκρον ἕως ἄκρον.

794

C'est vrai qu'il appelle son opuscule «ποίημα» (v. 10, 812, 1009), mais il lui donne aussi le nom de «λόγος» ou «μυριολόγιον» (v. 999) et seulement «λόγος» plusieurs fois (v. 21, 23, 27, 41, 742).

Enfin il prie de faire des copies de son poème - rapport (v. 14, 839, 1008 - 10). Ce sont sans doute de pieux désirs, des hommes plus importants qui avaient une certaine influence prêchaient dans le désert, et la voix de notre modeste poète n'a pu trouver aucun écho. Son appel ne se trouve que dans un seul manuscrit jusqu'à présent connu. On a même l'impression qu'il a composé son poème sans espoir de faire un effet réel, mais pour trouver un certain soulagement et mettre sa conscience en paix.

*
* *

Mais qui est l'auteur de notre poème? En général le poème a été attribué à Emmanuel Georgillas de Rhodes. Ellisen et Egger sont les seuls qui ont émis des doutes sur ce nom d'auteur, jusqu'à ce que Chatzidakis ait montré — avec toute évidence paraît-il — que Georgillas n'a pu être l'auteur.

Notre poète affirme qu'il ne veut pas dire son nom (v. 1019 - 20). Les poètes de cette époque sont en général disposés à présenter leurs noms, mais on rencontre aussi souvent des poèmes anonymes. Si notre poète vivait en Occident ou aux îles Ioniennes, il n'aurait pas de raison de cacher son nom, a - t - on dit, croyant par là avoir preuve que le poète se trouvait dans les pays occupés par les Turcs et donc tenait à garder son anonymat. Ce n'est pas impossible, bien que les Turcs se moquassent complètement des manifestations littéraires de ce genre, même s'ils savaient les lire. Mais le poète, qui dit expressément qu'il veut dissimuler son nom, peut avoir d'autres raisons pour le cacher, raisons qui nous échappent. On n'en peut rien conclure.

De la langue du poète on ne peut non plus tirer des conclusions. Bien qu'il soit peu probable, dit M. Kriaras, on ne peut exclure que le poème n'a pas été composé par un chypriote. Les éléments linguistiques du poème appartiennent au monde de la langue chypriote - dodekanisiotte ¹.

1. K r i a r a s, op. cit. pag. 21 note 78: «Πράγματι δὲν εἶναι πολὺ πιθανόν, ἀλλὰ καὶ δὲν πρέπει νὰ ἀποκλεισθῇ ἐντελῶς ὅτι ἡ “Ἀλωσις” εἶναι κυπριακὸ ποίη-

Notre poète donne une information assez intéressante en disant qu' il veut raconter les choses, comme il en était chargé:

καθὼς ἐδιατάχθηκα, οὕτως τὰ ἀναγγέλλω 940

Il aurait donc eu une commission de la part de ses compatriotes dans les pays occupés. Paparrigopoulos¹, suppose que le poète était au service d'un grand comité national, probablement un de ceux qui envoyèrent des délégués à la conférence de Mantoue en 1459; notre poète se trouverait parmi les délégués. Nous savons qu'à cette conférence, dirigée par le pape Pie II lui-même avec l'aide de Bessarion, des délégués grecs étaient venus de Rhodes, de Chypre, d'Épire, du Péloponnèse et d'autres pays grecs. Il n'est pas en soi impossible qu'un homme qui en 1453 par ses compatriotes fut chargé de faire un rapport de la situation des chrétiens en Orient, six ans plus tard, en 1459, comme délégué ait assisté à la conférence de Mantoue, mais faute de preuves, il est impossible de le vérifier. Il est également impossible de vérifier la mission, dont le poète lui-même dit être chargé. Les mots sont assez vagues, et il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'une mission proprement dite.

Le nom du Pape joue un rôle primordial dans le poème. Les chrétiens avaient fondé leur espoir sur le saint Pape (v. 173 - 4), il est «la tête des chrétiens» (v. 281), «le pilier de la foi» (v. 539), «la lumière et le flambeau des chrétiens» (v. 540), «la gloire des chrétiens» (v. 605), il est sans conteste «le chef de tous» (v. 801). Le poète prie le Pape d'unir les chrétiens, de réconcilier tous les princes des pays francs et de lever, le premier, la croix contre les ennemis de la chrétienté, ne comprenant pas que jamais en Europe le moment n'avait été plus défavorable à l'idée d'une croisade contre les infidèles. Mais il a fait au Pape le même appel que de nombreux Grecs feraient après lui, dont le plus connu et le plus beau est celui que Markos Mousouros a fait insérer dans son célèbre hymne à Platon. Mais en même temps pour le poète Constantinople est *ἀγία* (v. 32, 37, 40, 126 etc.), *ὑπεραγία* (v. 35), *θεόκτιστος* (v. 128), elle est aussi la Ville et des Grecs et des Latins (v. 134, 236, 357 etc.).

Les invocations au Pape causées par la situation actuel-

μα. Είναι βέβαιο ὅτι τὰ ἰδιωματικὰ γλωσσικὰ στοιχεῖα τοῦ ποιήματος εἶναι τοῦ κυπριακοῦ - δωδεκανησιακοῦ ἰδιωματικοῦ γλωσσικοῦ κόσμου».

1. Op. cit. pag. 619.

le n'excluent pas un ardent dévouement au foyer de l'orthodoxie. Il est évident que notre poète porte des sympathies pour l'Église de Rome, il est un « latinisant », sans doute un uniate, appartenant au parti de Bessarion et d'Isidore et grand patriote comme ceux-ci. Il ne critique pas ses compatriotes qui se groupaient autour de Gennadios Scholarios, le futur patriarche, il est trop prudent et ne voulait pas rappeler le désaccord qui régnait entre les Grecs, et connaissant la puissance spirituelle de l'Église catholique il espère que le Pape pourra agir sur les États occidentaux. Il savait que la troupe de 200 hommes amenés par le cardinal Isidore fut le seul renfort envoyé par un souverain occidental officiellement contre les Turcs, mais il ne savait pas, que le pape Nicolas V n'aurait guère plus à offrir que ses impuissantes paroles et qu'il prêcherait partout à des sourds, ou peut-être, comme l'a dit M. Guillaud, seul le Pape aurait pu devenir « le chef de la chrétienté, mais il ne sut ou ne voulut être qu'un prince italien »¹.

Les appels, notre poète les a entremêlés de plaintes de toute sorte. C'est le genre littéraire très en vogue à l'époque où les Turcs s'emparaient successivement des pays grecs. Mais les plaintes sont quelquefois pour ainsi dire plus savantes, et surtout quand il se lamente sur le sort des derniers empereurs de Byzance, il présente des connaissances des faits historiques qui ne manquent pas d'intérêt.

Notre poète exprime une certaine prédilection pour l'empereur Jean VIII Paléologue :

Ὁ βασιλεὺς ὁ φρόνιμος, σοφὸς ὁ Καλοῦιῶάννης, 96
 ἡ ρίζα τῶν φρονήσεων, ἡ δόξα τῶν Ρωμαίων,
 κλέος καὶ κάλλος καὶ τιμὴ, δεύτερος Πτολεμαῖος,
 τῆς ὀρθοδόξου πίστεως σπαθὶν ἀκονισμένον,
 ρίζα καὶ φῶς τῶν εὐσεβῶν, χριστιανῶν Ρωμαίων. 100

Et il revient à cet empereur, quand il lance son appel au duc de Bourgogne : ποῦ ἔστιν ὁ φίλος σας λοιπὸν, βασιλεὺς Καλοῦιῶάννης; (370)

Nous connaissons deux Calojean dans l'histoire de Byzance : Jean II Comnène qui a reçu ce surnom à cause de sa haute personnalité morale, à laquelle les historiens byzantins ont rendu

1. R. Guillaud, Études byzantines, Paris 1959, pag. 157.

hommage¹, et Jean IV Comnène de Trebizonde qui fut appelé Calojean, non pour ses qualités morales — il fit assassiner son père — mais pour sa beauté physique².

D'après Diehl, Jean VIII fut « assurément l'un des meilleurs et des plus remarquables parmi les derniers souverains qui régnèrent sur Byzance »³. Il n'est pas étonnant de le voir appelé Calojean par notre poète. On peut rappeler que la fameuse Porte d'Or à Constantinople, à l'époque de cet empereur, fut aggrandie par un ouvrage d'art, que dans leurs récits les pèlerins russes entre 1435 et 1453 désignaient sous le nom de château de Calojean⁴.

Probablement notre poète a appartenu aux milieux qui connaissaient bien l'activité de Jean VIII en Morée⁵, ses relations avec le duc de Bourgogne et son voyage au concile de Florence et qui soutenaient sa bonne volonté de s'entendre avec les Occidentaux sur le plan de l'Église. Pour lui, l'empereur n'est seulement un « second Ptolémée », il est aussi « l'épée de la foi orthodoxe », dont la mort, aux yeux du poète, avait avancé la catastrophe.

Mais c'est naturel que le sort de l'empereur Constantin ait saisi l'imagination de notre poète. Maintes fois il plaint la triste destinée de cet empereur, les phrases revenant d'une façon rhétorique: Ὁ Κωνσταντῖνε βασιλεῦ, κακὸν ριζικὸν ποῦ ἔχεις. C'est une expression qui revient une quinzaine de fois dans le poème. Mais le poète l'appelle *παμφρόνιμος* (v. 93, 174) et parle de sa *γνώσις* (v. 741) et de sa bravoure (v. 164). Il veut le défendre contre ceux qui le critiquaient (v. 165 s.).

Sans doute il y a eu des reproches lancés contre l'empereur et ses hommes d'avoir mal préparé la défense de la capitale ou de ne pas avoir pu convaincre les Occidentaux d'envoyer assez de troupes de renfort, peut-être aussi autres réclamations⁶, et notre poète a voulu couvrir l'empereur contre toutes critiques. Le poète a présenté aux Occidentaux l'empereur comme un héros tombé en

1. F. Chalandon, Jean II Comnène et Manuel I Comnène, Paris 1912, pag. 9.

2. W. Miller, Trebizonde, the last Greek empire, Londres 1926, p. 81.

3. Ch. Diehl, Figures byzantines, t. 2, Paris 1918, pag. 272.

4. G. Schlumberger, Le siège, la prise et le sac de Constantinople, Paris 1922, p. 76.

5. D. A. Zakythinos, Le despotat grec de Morée, t. 1. Paris 1932, pag. 200.

6. Histoire de Chalcocondylès, pag. 349.

combattant les infidèles et en représentant une cause que ceux-ci embrassaient mais ne pouvaient défendre. La répétition du nom de cet empereur donne au lecteur aussi l'impression qu'il avait inspiré aux Grecs un souffle d'espérance devant la menace turque. En Morée un nouvel esprit grec—un esprit néogrec pour ainsi dire—se trouvait en naissance, esprit peut-être lié au nom de Constantin. D'autant dur et implacable fut le coup de sa mort.

Dans le poème il est question du couronnement de Constantin Paléologue:

Ὡ Κωνσταντῖνε βασιλεῦ, τίς σου ἡ δόλια τύχη! 105
 Ἐσέναν ἐθελήσασιν νὰ στέψουν βασιλέα.
 Νά 'χε χαθῆν ὁ ἥλιος, τ' ἄστρον καὶ τὸ φεγγάρι,
 ὅταν ἐσὸ βουλῆθηκες νὰ βγῆς ἐκ τὸν Μορέα,
 στὴν Πόλιν νὰ σὲ στέψουσιν βασιλέα Ρωμαίων,

 ὅταν ἐδόθην ἡ βουλὴ στῆς Πόλης τὸ παλάτιν, 115
 καὶ βασιλέαν σ' ἔσπεσαν εἰς τὴν ἀγιὰν Σοφίαν.

Il est dit deux fois dans le poème que Constantin fut couronné empereur, la dernière fois expressément que le couronnement a eu lieu dans Agia Sophia. D'après Sphrantzès, Constantin fut couronné à Mistra le 6 janvier 1449¹; c'était une vieille tradition, suivant l'exemple de Manuel Comnène (1143) et de Jean Cantacuzène (1341). La seule source qui parle d'un couronnement dans Agia Sophia est une version de Pseudo-Dorotheos qui dit que Constantin y fut couronné par le patriarche latinisant Grégoire. Les historiens contemporains n'en font aucune mention, et Doucas dit expressément qu'il ne fut pas couronné², par là voulant dire qu'il ne fut pas couronné dans Agia Sophia. Evidemment la version de Pseudo-Dorotheos présente une erreur. Le couronnement officiel à Constantinople fut ajourné, cette cérémonie ayant une importance politique, parce que Constantin, qui poursuivit la politique des Paléologues de combattre les Turcs en alliance avec les Occidentaux et le Pape et qui redoutait que le couronnement n'évoquât de nouvelles luttes entre les uniates et les orthodoxes,

1. Chronique de Sphrantzès, pag. 205.

2. Histoire de Doucas, pag. 234.

hésitait de se faire couronner par un patriarche orthodoxe «latinisant». Ce couronnement n'eut jamais lieu¹.

Notre poète est mal informé, il a connu le couronnement à Mistra et il a supposé comme une chose naturelle qu'il serait suivi d'un couronnement officiel dans Agia Sophia à Constantinople. Le poète n'était donc pas dans la capitale à cette époque.

Mais passons à autres événements historiques et expressions du poète qui indiquent une certaine connaissance de l'atmosphère politique de l'époque. C'est aux grandes puissances de l'Italie, à Venise et à Gênes, solidement installées à Constantinople, que le poète s'adresse à plusieurs reprises. Les relations entre Venise et l'Empire grec sont de vieille date, et quand il s'agit de cette ville, le poète ne peut retenir sa déception :

ποῦ ἦτον ἡ βοήθεια σας, αὐθέντες Βενιτζιάνοι; 299

Il rappelle la perte de Thessalonique (v. 302), le sort du baile de Venise (v. 303), qui fut décapité par les Turcs, et la dissipation de toutes les marchandises et richesses vénitiennes pendant le sac de la Ville (v. 304 - 6). Vers la fin du poème le poète adresse un long appel spécial à Venise (v. 868 - 923), il implore le secours des Vénitiens. Alors ils se feraient pardonner leurs péchés:

Καὶ νά 'χετε κι εὐχαριστιὰς ἀπὸ τὸν κόσμον ὅλον, 887
καὶ ἄφεςιν ἁμαρτιῶν, συγχώριον ἀφ' τὸν Κύριον.

Tout dépend de leur assistance qui encouragerait les princes, Ὡ Βενιτζιάνοι πονηροί, le poète s'exclame, Dieu vous aidera, et peut-être non sans ironie il ajoute:

ὅτι κλεψιὰς δὲν θέλετε, ἀρπαγές, ἀδικίες, 912
ἀγάπην πάντα θέλετε μὲ ἐχθρούς καὶ μὲ φίλους.

Il y a une certaine réserve dans l'appel de notre poète. Aux demandes de secours qui lui venaient de Constantinople avant la catastrophe, Venise n'avait répondu qu'en transmettant ces informations aux puissances de l'Occident. Pendant le siège, la Seigneurie avait prêté une aide assez médiocre, elle avait expédié une flotte d'une trentaine de navires avec des troupes de secours,

1. I. K. Vogiatzidis, Τὸ ζήτημα τῆς στέψεως Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου, Λαογραφία 7 (1923) 449-456.

mais celle-ci n'arriva pas à temps avant la chute de la Ville. Elle avait d'ailleurs l'ordre d'éviter d'attaquer directement les Turcs, car Venise ne voulait pas s'engager immédiatement dans un conflit avec eux. La défiance qui persistait entre Venise et la Papauté paralysa, dit M. Thiriet, l'organisation de l'escadre de secours destinée aux vaillants défenseurs de Byzance expirante¹.

On a l'impression que notre poète — comme beaucoup de Grecs d'ailleurs — n'étaient pas étranger à la politique équivoque de Venise, qu'il savait que la Sérénissime en premier lieu voulait monter la garde autour de ses intérêts commerciaux. Mais il espérait que la crainte de perdre sa dominance en Orient la pousserait à une défense de la chrétienté. Il ne pouvait savoir que Venise, ne songeant qu'à ses avantages directs, était la première puissance chrétienne à établir des rapports pacifiques avec les Turcs.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, auquel le poète adresse un long appel (v. 365 - 397), était considéré par les populations de l'Orient comme le prince le plus riche et le plus glorieux de l'Europe, et elles lui avaient donné le nom de «grand duc d'Occident». Longtemps il fut préoccupé de l'idée d'enlever aux infidèles les Lieux Saints en Palestine. Déjà en 1442, l'empereur Jean Paléologue s'était adressé à lui pour implorer son secours contre les Turcs, et Théodore II Paléologue, despote de Morée, entra en 1443 en rapport avec lui en lui envoyant une relique. Nous savons que des soldats bourguignons se trouvaient parmi les troupes auxiliaires envoyées en Morée². Après la prise de Constantinople, la pensée d'une expédition en Orient pour délivrer la capitale ne cessa jamais de hanter son esprit. Même avant la catastrophe il eut le pressentiment du malheur, en roulant des plans pour sauver la Ville. En 1450 il crut le moment favorable pour invoquer le secours du Pape et des rois de France et d'Aragon et les entraîner dans une expédition contre les infidèles, et pour préparer les esprits à cette nouvelle croisade il donna l'ordre à Jean Germain, évêque du Chalon de composer un ouvrage sur la fausseté des croyances des Musulmans et la supériorité de la religion chrétienne. Mais ni cet ouvrage ni les appels du duc trouvèrent écho en

1. Fr. Thiriet, *La Romanie vénitienne au moyen âge*, Paris 1959, pag. 381.

2. D. A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée*, t. 1, Paris 1932, pag. 225.

Occident, et, seul le duc ne pouvait rien faire, se trouvant du reste en face d'une insurrection qui, pour être réprimée, demandait toutes ses forces militaires.

Le nom du duc de Bourgogne était donc bien connu dans les pays grecs, et il est tout naturel que notre poète s'adresse tout particulièrement à ce prince qui était plein de bonne volonté. Il y a un timbre plus personnel et plus chaleureux dans cet appel. Sans doute il avait entendu parler de ses bonnes intentions et de ses relations avec les Paléologues — probablement par des personnes qui étaient au courant de la politique de l'époque.

Un appel aux Provençaux, Espagnols et Portugais revient deux fois (v. 399 - 403, 435 - 442). Le poète les exhorte à s'entendre (v. 438) et à chasser les Turcs de l'Occident. Alors aussi le roi de Grenade serait obligé de céder le pas (v. 440), mais en même temps le poète les prie de le laisser en tranquillité (v. 441 - 42).

Les informations sur les peuples de la péninsule ibérique sont assez rares dans la littérature grecque de l'époque¹. Mais les rapports des Grecs avec les Espagnols ne manquent pas. À la défense de Constantinople se trouvaient aussi des Catalans, et l'Espagnol Don Francisco de Tolède, «le nouvel Achille», était parent des Paléologues². Peut-être le poète avait-il entendu que le consul des Catalans fut décapité par les Turcs.

Le poète exprime le désir que les Provençaux et les Espagnols s'entendent. On est disposé à voir ici une allusion aux luttes entre les maisons d'Anjou et d'Aragon en Italie. René d'Anjou, comte de Provence, fut, en 1438 - 42, roi de Naples, royaume qu'il fut obligé de céder à Alphonse le Magnanime d'Aragon. Les noms de ces deux princes, représentant l'un la Provence et l'autre l'Espagne, sont intimement liés au royaume de Naples qui était en rapport avec la Morée. L'empereur Constantin, même avant son avènement comme empereur, était en relation avec Alphonse d'Aragon, les rapports restèrent fréquents et amicaux, et au début de 1453 Alphonse fit envoyer des vivres à la capitale menacée. Comme nous l'avons rappelé, notre poète est assez au courant de la politique et de la destinée de la Morée, et un tel appel lancé par

1. Cfr H. D i t t e n, Spanien und die Spanier im Spiegel der Geschichtsschreibung des byzantinischen Historikers Laonikos Chalkokondyles, dans *Helikon*, Messina 1963, pag. 170-195.

2. B a b i n g e r, op. cit. pag. 113.

lui ne paraît pas hors de propos. Il est un peu étrange de trouver aussi le nom des Portugais, mais Henri le Navigateur, alors prince de Portugal, était connu par ses batailles contre les Arabes et sans doute bien renommé dans les pays de la Méditerranée.

Il est étonnant de voir comment le roi de Grenade figure dans le poème, et on ne comprend pas au juste ce que le poète veut dire par les mots le concernant. En 1453, il y avait une guerre civile dans le royaume de Grenade. Muhamed X *el Cojo* avait abdiqué en faveur d'Abu Nasr Sa'ad, du roi *Siriza* des chroniques espagnoles, mais après peu de temps il se repentit et se révolta sans réussir. Abu Nasr pacifia son royaume et régna jusqu'en 1461¹. La situation politique de ce royaume était assez embrouillée à cette époque, et il est difficile de comprendre les circonstances, auxquelles le poète fait allusion, le poète qui d'ailleurs vivait assez loin de la péninsule ibérique, donc à une distance qui pouvait inviter à des spéculations de toute sorte. Pour lui les Arabes étaient des Musulmans, donc des ennemis de la chrétienté, et le poète a voulu les mettre au même rang que les Turcs, dont pour le moment l'expulsion est l'affaire la plus importante.

Plus pressant est l'appel que fait notre poète au roi de la Hongrie (v. 524 s.). Les Hongrois étaient les plus redoutables ennemis du Sultan menant une guerre presque continuelle contre les Turcs. Nous connaissons la dernière croisade de l'Occident, qui finit par la défaite de Varna, et les négociations qui précédèrent cette catastrophe. Alors l'empereur Constantin, à cette époque despote de Morée, se trouvait en contact avec les membres de la ligue chrétienne, entre autres avec le roi de Hongrie. La défaite de Varna avait découragé les Occidentaux, mais non les Grecs qui toujours espéraient une nouvelle croisade. Jean Hunyade, en 1451, avait signé une paix avec les Turcs, c'est vrai, mais à l'appel qu'avait lancé l'empereur Constantin à la Hongrie au début de 1453, le roi Ladislas et Hunyade paraissaient être prêts à prendre une part active à la guerre contre les Turcs. Notre poète confond le régent Hunyade avec le roi Ladislas, croyant que Hunyade est roi, chose naturelle quand on prend en considération

1. V. Enciclopedia universal ilustrada, Bolbao-Madrid, t. XXVI, pag. 1040. Menéndez Pígal, Historia de España, t. XV, Madrid 1964, pag. 192 suiv., 225, et A. González Palencia, Historia de España musulmana, Barcelona etc. 1945, pag. 112 suiv.

la renommée dont le dernier jouissait auprès des Byzantins. En s'adressant au régent de la Hongrie le poète connaît la capacité militaire de celui-ci, et sans doute il a entendu parler des rapports qui avaient eu lieu entre lui et l'empereur de Byzance autrefois et tout avant la prise de la capitale. S'il avait connu l'écrasante défaite qui fut infligée au Sultan à Belgrade trois ans plus tard, son appel aurait été encore plus insistant et pressant.

Donc ce qui frappe le lecteur ce sont les connaissances qu'a notre poète des événements du Péloponnèse au milieu du XV^e siècle, et on est disposé à penser, qu'il les a vécus en partie lui-même ou qu'il en a été informé par des personnes assez bien renseignées. Il a confondu ou mal compris quelques détails, mais en général il raconte la vérité. On pourrait supposer, qu'il a appartenu à un milieu qui était assez au courant de ce qui se passait dans la péninsule pendant le despotat de Constantin Paléologue. Mais le poète est bien informé aussi d'autres choses, p. ex. des relations des Paléologues avec le duc de Bourgogne, de la perte de Thessalonique et de la politique de Venise, de l'esprit antimusulman de la Hongrie. On est tenté de croire que le poète, sans doute un «latinisant», non dénué d'une certaine culture, a été au service de quelque dignitaire ecclésiastique qui à cette époque a passé quelques années en Morée et qui était en relation avec les Paléologues. Qu'il soit permis de penser au cardinal Isidore.

Le cardinal Isidore (1380/90 - 1463) fut l'une des figures des plus intéressantes de cette époque, esprit très distingué, homme politique en même temps que profondément pieux, humaniste très cultivé et théologien de grande science, parmi les plus doués du clergé grec et après Bessarion le représentant le plus important de l'hellénisme qui en Occident travaillait pour la cause de ses compatriotes et pour l'union des Églises¹. Né à Monemvasia dans le Péloponnèse il eut sa formation à Constantinople, où il se trouvait en 1403 et alors fit la connaissance de Guarino de Verona

1. Sur le cardinal Isidore, v. G. Mercati, *Scritti d'Isidore il cardinale ruteno*, dans *Studi e testi*, 46, Rome 1926. Une belle image de la personne d'Isidore se trouve dans R. P. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, t. 1, Paris 1896, pag. 7 suiv. et pag. 93 suiv. V. aussi A. W. Ziegler, *Isidore de Kiev, apôtre de l'Union florentine*, *Irénikon* 13 (1936) 393-410, et H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich 1959, pag. 765 suiv.

qui ici étudiait le grec sous Manuel Chrysoloras. En 1409 il était de retour en Morée, fut moine, après 1412/13 métropolitain de Monemvasie et protégé de l'empereur Manuel II, aux sentiments qu'il avait témoignés aux conciles de Bâle et de Florence. Il était fort estimé par les Grecs de toutes les classes de la société. Car il n'avait jamais abandonné la cause de ses compatriotes, et le souvenir de la Ville le hantait toujours, il ne cessa de travailler suivant la politique du Pape et pensait constamment à un soulèvement de l'Occident pour délivrer Constantinople.

Comme nous l'avons dit, le cardinal Isidore avait composé ou esquissé sa fameuse encyclique à tous les chrétiens probablement déjà quand il se trouvait déguisé à Constantinople pendant ou après le sac de la capitale. Il y a là des mots et des phrases qui reviennent dans notre poème.

Dans la description des malheurs de la population, de la dispersion des familles et de l'enlèvement des habitants en captivité on rencontre des ressemblances qui sautent aux yeux. La profanation des églises et des icônes, la destruction des monastères, la disparition de la culture grecque, les préparatifs du Sultan pour transporter la guerre en Hongrie et même en Italie, l'invitation à l'entente entre les chrétiens et l'exhortation à la guerre sainte contre les infidèles sont des éléments qui ont été présentés sur des tons différents dans l'encyclique et dans le poème grec, mais dont l'esprit est le même. Ce sont peut-être des lieux communs, des expressions des sentiments communs de tous les Grecs, mais il y a une conformité d'esprit entre les deux pièces et on est tenté de supposer que notre poète a connu l'encyclique du cardinal. Peut-être il l'a entendu lire en traduction, car sans doute il ne pouvait pas la lire, ne possédant pas sûrement le latin.

Dans son ouvrage précité¹ R. P. Pierling raconte, comment le cardinal Isidore, après la prise de Constantinople, en route pour Rome, s'était arrêté à Venise, où la Seigneurie l'accueillit avec de grands égards. Il avait alors trouvé là Leonard Benvoglianti, envoyé de Sienne à Venise, sur lequel il a produit une impression profonde. «Il lui parut être l'homme providentiel destiné à soulever les chrétiens contre les Turcs», et, pénétré de respect, le diplomate italien recueillit ses oracles «avec terreur et dévotion».

1. Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, t. 1, Paris 1896, pag. 79.

Plus explicite, plus incisif que dans sa lettre Isidore prévoyait que, «si l'on tardait, ne fût - ce que de six mois, à se mettre en campagne, c'en était fait de la Hongrie et de l'Italie. Encore sous le coup du récent désastre, il ne tarissait pas sur la cruauté des Turcs, leur haine de Giaur, leur richesse en or monnayé, leur armée, leur flotte, donnant ici des chiffres quelques peu différents de ceux qu'il avait adoptés dans sa lettre». Les mots «ne fut-ce que six mois» rappellent ce que dit notre poète que, si on laisse le Turc respirer en tranquillité, ne fût - ce que deux ans, il va conquérir le monde (v. 461 - 3 et 687 - 9). Il serait intéressant de regarder de près le rapport du diplomate siennois, mais il manque de renvois plus précis dans le livre de Pierling. Peut-être trouverait-on encore des ressemblances entre le récit du cardinal à Venise et notre poème.

Un petit détail ne manque pas d'intérêt. Notre poète parle de l'empereur Jean VIII Paléologue, l'appelant *Καλοϊωάννης* deux fois (v. 96 et 370). De même «le chantre Milovan» dans son poème slave, et les pèlerins russes désignaient la Porte d'or à Constantinople sous le nom de «château de Colojean». Et notre poète fait aussi deux fois appel aux Russes (v. 179 et 289), la première fois qu'on rencontre leur nom dans une œuvre de ce genre. Il parle aussi de l'apôtre André, considéré comme le Saint de la Russie (v. 238).

Est - ce là le souvenir d'un commerce du poète avec les slaves ou le reflet d'un commerce avec le cardinal Isidore qui a passé plusieurs années en Russie et sans doute connaissait la dénomination slave d'un empereur qu'il a servi fidèlement. Si on prend en considération les connaissances du poète sur le Péloponnèse, où le cardinal a exercé une certaine activité, il est séduisant de penser que notre modeste poète a pu servir sous ses ordres dans la péninsule, et puisque, aux jours de malheur, il a resserré ses rapports avec lui — ils étaient uniates tous les deux — pour, dans la mesure de leurs forces, contribuer au même but, à la délivrance de la capitale grecque et à la défense de la chrétienté.